

res seulement, ce sont celles de trois des assassins agniéronnons. Mon père n'est pas encore vengé ! J'ai appris qu'un parti d'Iroquois est allé à la chasse et tendre des pièges en haut de la rivière Machiche. Il faut que je venge mon père. Là où vont les Iroquois, là doit aller grand Pierre. Que pense Colas ? Grand Pierre doit-il aller avec lui, ou bien rester pour venger son père ?

—Tu me connais depuis longtemps, grand Pierre ; tu sais que je suis ton ami ; tu sais combien j'aime à combattre à côté de toi, combien j'apprécie ta valeur, ta sagacité, ta prudence. Eh bien, puisque tu en appelles à ma décision, je dis que je t'approuve. Cependant je regrette beaucoup de ne pouvoir t'avoir avec moi pour m'aider à punir le bêtard flamand et ses Agniers aussi bien que les Onuontagués commandés par la Chaudière Noire. Je te dis : Reste pour venger Pieskaret, si tu es sûr que ses assassins sont au nombre des chasseurs iroquois sur la rivière Machiche.

En entendant prononcer le nom de la Chaudière Noire, les yeux de grand Pierre prirent une expression de haine féroce.

—La Chaudière Noire ! s'écria-t-il, c'est lui, là ! C'est pour sa chevelure ce clou-là ! et il mit le doigt sur le clou à tête jaune au-dessus du crâne humain. Grand Pierre ira avec Colas.

Après un assez long silence qui suivit cette déclaration de l'Algonquin, Colas proposa d'aller voir les chiens.

—Ce sont de fameux esquimaux, mon bourgeois ; mais parmi la bande il y en a deux qui ne sont pas esquimaux purs, et malgré ça je les aime autant et même mieux que les autres, dit Jean. Grand Pierre ne voulait pas les acheter, mais j'ai insisté ; et vous allez voir si je n'avais pas raison.

—Et pourquoi cela ? demanda Colas.

—D'abord, c'est qu'ils jappent quand ils entendent quelqu'un venir ou voient un étranger ; ensuite, quand ils courent le chevreuil dans les bois, on peut les entendre d'une demi-lieue. Les autres ne jappent jamais.

Après cette explication ils sortirent suivis de grand Pierre, et se dirigèrent vers une cabane assez éloignée où logeaient deux sauvages, amenés exprès du Labrador pour prendre soin des chiens durant le voyage. Quand ils arrivèrent près de la cabane, des aboiements furieux se firent entendre. Jean regarda Colas, en souriant.

—Ah ! je vous disais bien. Ce sont mes chiens qu'on entend. Je ne vous conseillerais pas d'entrer seul avant d'avoir fait leur connaissance. Ils peuvent dévorer un homme.

Au même instant un des sauvages esquimaux sortit de la cabane, et ferma la porte en repoussant les chiens qui voulaient sortir. Grand Pierre lui ayant dit quelques mots, dans la langue montagnaise, le sauvage rentra dans la cabane, puis ressortit un instant après avec son compagnon, armés chacun d'un grand fouet, suivis des chiens qui, en reconnaissant Jean et grand Pierre, vinrent, en faisant des démonstrations de joie, leur lécher les mains. Colas admira les chiens qui étaient tous jeunes, forts et vigoureux, admirablement formés pour la course ou pour traîner des charges.

—Mais ils paraissent tout jeunes, dit-il.

—Ils n'ont que deux ans au plus ; le gris que vous voyez là et la chienne grise à côté ont trois ans.

—Ils ne paraissent pas méchants.

—Oh ! ceux-là sont doux. Cependant il ne faudrait pas trop s'y fier, surtout le soir, à moins qu'il y ait quelqu'un qu'ils connaissent pour leur parler.

Colas après avoir compté les chiens, examina les traînes d'éclisses en mérisier des esquimaux, appuyées sur la cabane, leurs formes, leurs dimensions, (elles avaient au moins 14 pieds de long) leur légèreté, en même temps que leur solidité. Ce qu'il remarqua surtout, ce fut la manière dont les travaux s'attachaient à la traîne. Le travail pouvait, simplement en le renversant et le laissant glisser sur une tringle, servir à tirer soit par un bout soit par l'autre de la traîne.

—Jean, dit-il, j'aime les chiens ; s'ils sont aussi bons qu'ils sont beaux, je te donnerai une bonne gratification. Je veux aussi voir les deux autres.

A un signe que fit Jean, l'un des esquimaux alla chercher les deux chiens, qu'il tenait attachés. Ils se mirent à gronder en voyant un étranger.

—Ne sont-ils pas beaux, et de bonne garde aussi ? dit Jean. Qu'en pensez-vous, mon bourgeois ? Allez, quand ils vous connaîtront vous les aimerez bien. Si vous voulez, nous allons les amener et les régaler avec les débris des chevreuils que nous avons tués ce matin. Vous n'aurez qu'à les soigner de votre main, et vous en ferez des amis.

—Oui Jean, je suis satisfait de tes achats, mais, pour l'usage que je veux faire des chiens, je préfère ceux qui ne jappent pas ; ça n'empêche pas que je saurai les employer autrement.

—C'est donc que vous voulez les emmener dans les pays d'en haut, parmi les sauvages ?

—Justement ! Tu l'as deviné. Les chiens qui jappent à propos d'un rien, peuvent donner l'alarme à l'ennemi, et nous faire découvrir. Je ne voudrais pas risquer de les emmener.

—C'est dommage, mes deux chiens sont si bons de collier ; ils n'y en a pas d'aussi forts dans toute la bande ; c'est vrai qu'ils ne courent pas aussi vite que les autres pour une longue course, mais si on les laisse aller leur train, ils peuvent faire leur 15 à 20 lieues par jour, sans trop souffler. Tiens, j'y pense, je connais un homme à la ville qui pourrait les dresser à ne pas japper, même j'en suis sûr. C'est le meilleur dompteur de chiens qu'on puisse voir, même qu'il en a un qui fait tout ce qu'il lui commande ; il l'appelle "Médor," il ne lui manque que la parole ; même qu'il en a un qui parle ; ça c'est la vérité, je l'ai vu moi-même, celui-là il l'appelle "Merlin" ; cet homme, c'est Bibi Lajeunesse. Si vous voulez, M. Colas, je lui en parlerai, pas plus tard que ce soir, car je dois le rencontrer après souper, par engagement spécial.

—Bon. Et quel est ce Bibi Lajeunesse ?

—Dame ! il n'est pas beau, mais c'est un malin. D'abord il est bossu, une bouche immense et qui grimace toujours, des jambes qui ne finissent plus, des bras qui lui descendent aux genoux ; avec tout cela le plus drôle des hommes ; rien qu'à le